

Le séjour de Mlle Adélaïde Liais, de Cherbourg, dans le canton de Vaud, en automne 1865

Autor(en): **Burnand, René**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **60 (1952)**

Heft 4

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-46654>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le séjour de M^{lle} Adélaïde Liaïs, de Cherbourg, dans le canton de Vaud, en automne 1865

Le destin des manuscrits est souvent bien étrange. C'est une jeune Italienne de Genève, M^{lle} Marchesi, qui nous remit un jour celui qu'on va lire. Elle le tenait de M^{lle} Python, professeur de dessin à Genève, lointainement apparentée à la famille Liaïs¹. Je passe sur les cheminements antérieurs de ce cahier rédigé d'une plume pleine de fantaisie et d'esprit, et signé d'une jeune fille de quinze ans, fort observatrice pour son âge.

Elle avait entrepris ce pèlerinage en Suisse avec sa mère, M^{me} Eugène Liaïs-Burnand, pour revoir les lieux où celle-ci était née, et où elle comptait encore de nombreux cousins. En effet, cette dame était, par sa mère, la petite-fille du capitaine David Burnand-Le Jéal, mort à la Bérésina en 1812, dont nous avons narré la dramatique aventure dans cette Revue².

Quatre filles de M^{me} Liaïs (Amélie, Alice, Adine et Adélaïde) et son fils Ernest étaient du voyage.

Cela dit, laissons la plume à la jeune Adélaïde, deuxième du nom, dont le récit (abrégé de quelques longueurs) va faire passer devant nos yeux nombre de personnages de la société vaudoise du XIX^e siècle, sans compter bien des lieux et des sites de notre canton.

RENÉ BURNAND.

¹ La famille Liaïs était une importante famille d'armateurs. Au moment où éclata la Révolution de 1789, la maison Liaïs tenait depuis un temps immémorial le premier rang dans le commerce maritime de Cherbourg. Plus de trente bâtiments armés par elle naviguaient pour son compte. Lorsque les guerres de la République et de l'Empire firent éprouver à la marine marchande un contre-coup très grave, la maison Veuve Liaïs et Fils arma la majeure partie de ses navires en corsaires et entretint pendant dix ans, au prix de sacrifices énormes, une véritable croisière sur les côtes anglaises. La famille Liaïs compte encore des descendants, dont l'un est avocat au barreau de Paris, et dont deux autres résident dans le canton de Vaud.

² R. H. V., t. 57 (1949), p. 124 sqq.

Lausanne, 15 septembre 1865.

Comme hier j'ai fermé ma vie parisienne, je ne parlerai que de notre départ. A 7 heures l'omnibus du Chemin de fer de Lyon vint nous chercher et nous quittâmes « l'Hôtel des Etrangers » rue Vivienne... et nous arrivâmes à la gare. Après avoir longuement attendu l'ouverture des portes, nous pûmes monter dans le wagon pour Neuchâtel...

Comme je n'ai pas dormi, dès que le jour est venu à paraître, nous avons joui d'une vue admirable (nous entrions en Suisse par Les Verrières), ces coteaux, ces bois de sapin et cette belle vallée ; même, pour varier notre point de vue, nous vîmes le village de Travers, qui avait été incendié ; ce village est dans une ravissante position ; les troupes fédérales étaient campées dans la plaine et plus de cent maisons fumaient encore. A Auvernier nous changeâmes de train. Ernest, ne trouvant pas de place dans notre coin, est monté à côté et nous eûmes un jeune ménage très gentil et un monsieur qui lisait un livre intitulé *le Prestige de l'uniforme*. Ce livre l'intéressait tellement qu'il riait à lui tout seul.

A la gare de Lausanne, Louise Burnand ¹ (sœur de Laure) nous attendait avec M^{lle} Amélie Francillon ; elles vinrent bien aimablement nous conduire à l'Hôtel du Faucon, où nous résidons jusqu'à nouveau changement de domicile. Cette bonne Louise ce matin nous a laissés dîner à l'hôtel, étant obligée de faire une visite à M^{me} Serment, mère de Mr. Serment, sous-directeur d'Anzin, qui a épousé Caroline Burnand ² (sœur de Louise et Laure ³). Caroline (étant) morte très peu de temps après son mariage, Mr. Serment a épousé en secondes noces Adèle Francillon, sœur d'Amélie Francillon.

Louise va venir nous chercher pour aller faire une promenade : la voilà.

16 septembre 1865.

Je ne sais par quoi commencer, tant j'ai matière à raconter. Notre promenade a été charmante. Nous avons été faire le tour de Derrière-Bourg. Sous des grands arbres on découvre les montagnes et le lac, Louise nous en a nommé quelques-unes : « La femme qui pleure », « les Enfers », et le lac a l'air d'un morceau de mer bien bleue. Il y avait un peu moins de brume sur les montagnes qu'hier, mais encore trop pour jouir d'une impression grandiose, on s'attend à plus ; mais cela sera pour d'autres journées plus claires.

¹ Fille de son oncle maternel Albert Burnand, époux de Pauline-Louise-Augustine Francillon. Il était avocat à Lausanne.

² Caroline Burnand était la sœur de Louise qui avait épousé cinq ans auparavant Jacques-Auguste-Léon Serment, de Genève, ingénieur aux Forges d'Anzin (Nord). Elle était morte cinq mois après son mariage.

³ Laure Burnand, également cousine germaine de l'auteur, avait épousé son cousin Edouard Liais.

Nous sommes descendues à la Terrasse, propriété de Mr. et M^{me} Francillon-Agassiz, nous y avons mangé du raisin délicieux. Nous avons pris M^{lle} Amélie et nous avons été sur la promenade de Montbenon ; c'est là où joue la musique militaire. En rentrant nous avons pris d'excellent café et après nous nous sommes couchés et avons dormi comme des bienheureux. Il est huit heures, je viens de me lever, Louise doit venir nous chercher pour aller au marché, je pense que nous irons cet après-midi au bois de Sauvabelin.

Même jour 2 heures.

Après avoir écrit, Louise est venue nous chercher, Amélie, Adine et moi, pour faire un tour de marché. C'est charmant de voir ces bonnes femmes si jolies avec leurs chapeaux et leurs petits paniers, c'est bien du pays. Nous sommes descendues une longue rue et été faire visite à Monsieur Francillon, que nous avons trouvé dans ses magasins (de fer en gros) avec un autre monsieur nommé Mercier, je crois... Ce que je (sais) c'est que nous les avons embrassés tous les deux.

Après connaissance faite, nous avons acheté un joli bouquet, mangé des merveilles, sorte de gâteaux, souvenir de Maman, ainsi que des *Rebibes*, ce qui veut dire en patois copeaux, dolures. C'est exquis et c'est là que les Lekerlais de Bâle sont bons ! Puis fait le tour de la place de la Riponne et revenues à l'hôtel où nous avons trouvé notre chère Maman avec Cousine Alexandrine¹ arrivée, toute au plaisir de se revoir...

Nous fûmes visiter l'Asile des Aveugles où nous avons été fort intéressés en voyant ces pauvres hommes imprimer en relief leurs livres de sorte qu'ils en font facilement la lecture en passant le doigt sur chaque lettre... Cet après-midi nous avons été en grande société visiter le Bois de Sauvabelin. Avant de partir, nous avons été faire notre visite d'arrivée à M^{me} Francillon, nous avons visité « la Terrasse » puis descendus jusqu'à la vigne où nous avons mangé du raisin tout chaud du soleil, nous nous sommes bien régalés et avons pris la résolution de faire des cures de raisin.

Pour arriver au bois de Sauvabelin il nous a fallu traverser la jolie propriété de M^{me} Cérésolle, future belle-mère de M^{lle} Amélie Francillon. Après avoir joui de la belle vue, nous allions descendre, quand le bruit des cloches nous est parvenu. Sept cloches de la Cathédrale, cela a fait tant de plaisir à notre chère Maman ; il lui semblait reconnaître chacune de ces cloches qu'elle avait entendues tant de fois. C'était à l'occasion du Jeûne Fédéral qui a lieu demain. Il paraît que c'est le jour où les pâtisseries travaillent le plus !...

¹ Alexandrine Burnand, célibataire, vivait à Moudon. Elle était la nièce du capitaine David Burnand, donc tante à la mode de Bretagne de la voyageuse.

17 septembre, matin.

Je me suis réveillée avec un gros mal de tête, mais comme je n'ai pas le temps d'être malade j'espère que cela sera passé avant peu. Nous venons de la messe dans une jolie église neuve sur la Place de la Riponne. Voilà la première fois que je vois nos églises catholiques romaines venir après les réformées. Chaque fois que je regarde la Cathédrale, il me semble qu'on m'(a) pris mon bien, cette belle église où tant des nôtres ont prié à genoux ! Et devant leur Dieu visible ! qu'ils pouvaient prier ; et maintenant, quand on y entre, tout y est vide, froid, glacial. Une table au milieu du Chœur, on se promène là comme sur la Place de la Riponne, rien n'y parle plus, il n'y a que lorsqu'on évoque les siècles anciens avec leur foi ! On y voit plusieurs tombeaux remarquables, entre autres le tombeau des Clavel de Brenles... Demain nous partons pour Bex.

Bex, 19 septembre 1865.

Je commence par achever notre journée de dimanche, afin de me rappeler tout avec ordre. Alexandrine vint nous chercher comme c'était convenu et nous allâmes faire visite chez une intime amie d'Alexandrine et une ancienne de Maman : Madame Tissot ¹. Nous fûmes reçues par M^{lle} Léa, amie d'Alexandrine et par le brillant Mr. Tissot fils, qui fit une entrée à sensation ; un glissé de la porte à Maman me fit froid dans le dos, car je l'ai cru sur le dos, enfin je fus réchauffée et devins tout à fait maîtresse de moi, quand je le vis exécuter autant de glissés que nous étions de personnes. Il nous présentait ses respects en nous lançant de tels éclairs qu'on aurait volontiers cru avoir reçu un coup d'œil de chat ! Enfin malgré son peu d'avantages (il) a été fort aimable ; nous venons d'un port de mer, que de choses on peut dire ! Enfin les sujets ne lui ont pas manqué, et après avoir parlé frégate blindée, horizon de la mer, arsenal, que sais-je ? nous nous sommes dit adieu, emportant un fort gracieux souvenir de l'amabilité de M^{lle} Léa et un bon fou-rire de Mr. Edmond qui est pourtant très aimable.

Enfin nous sommes arrivés chez Mr. Francillon « à la Terrasse » pour une heure, heure du dîner. Un dîner suisse exquis, de la crème que nous avons mangée comme de vraies gourmandes. Il y avait si longtemps qu'on nous vantait et promettait cette spécialité du pays...

A quatre heures nous avons été à Ouchy, port de Lausanne ; on venait d'y inaugurer l'hôtel Beau-Rivage. Maman, Alexandrine et

¹ Henriette (1799-1872) épousa Rodolphe Tissot, fils de Georges-Rodolphe et L.-Euphrosine Burnand, notaire à Moudon. Son fils Edmond fonda une banque à Lausanne. Les parents d'Henriette étaient Abram-Daniel Burnand (1743-1827) et Louise de Treytorrens, fille d'un avoyer de Payerne. Le portrait d'Henriette et celui de son mari sont au Musée du Vieux-Moudon.

M^{me} Francillon étaient en voiture. Nous, nous avons pris à Ouchy deux petits bateaux de lac, plats, bien gentils mais bien petits. Nous avons formé deux canotiers. Nous débarquâmes à Cour chez Monsieur et Madame Albert Francillon, résidence d'été, un vrai bijou de chalet. Là on nous a servi une collation. La jeune fille est bien, un peu timide ; elle était habillée en Suissesse. Puis il y a un fils de l'âge de Mr. Eugène, il a l'air sauvage. Monsieur Albert Francillon est très aimable.

Après cette visite, nous allâmes chez M^{me} du Villard-de Cérenville¹, où nous avons encore collationné. En revenant nous avons bien ri et (sommes) revenus très gaiement souper chez Mr et M^{me} Francillon, à la Terrasse. Après le souper M^{me} Gustave a chanté, Amélie Francillon a joué du piano : « *L'Eden au bord du Gange* » puis « *La dernière Rose* » avec accompagnement de violoncelle par Mr. Maurice...

Nous avons quitté Lausanne hier pour ici (Bex). M^{me} Francillon nous avait rempli nos paniers d'une quantité de friandises...

Nous avons visité l'après-midi un coin du Mont-Te², et passé devant une délicieuse solitude qu'on appelle « Mon Chalet ». Ernest en était ravi, il doit en prendre le croquis.

Ce matin nous sommes partis tout doucement vers St.-Maurice puis comme il passait un train nous avons voulu le prendre ; nous avons couru un bout et attendu 5 minutes en gare. Nous avons fait connaissance avec un de nos voisins de table de la pension : Mr. Shoffé Cet après-midi visite de la ferme de Genièvre et Case Rouge.

Bex, 20 septembre.

Nous sommes toutes quatre sous un beau marronnier à travailler en attendant nos voyageuses. Nous venons de faire une promenade à la tour Dieu³. On marche tout le temps à l'ombre des châtaigniers. Au pied de cette tour on découvre toute la Vallée du Rhône entourée de sa ceinture de montagnes : Dent-du-Midi, le Trient, Mont Catogne, la Dent de Morcles, les Tours d'Aï et il y a un grand plateau qu'on appelle le Signal des fous. Nous sommes dans une pension de famille nommée « le Crochet ». C'est une famille qui la tient qui s'appelle Ruchet. Il y a une vieille bonne qui s'occupe de tous les petits « Ruchets »⁴.

¹ On ne connaît pas, dans la famille de Cérenville, une alliance avec la famille Duvillard ou du Villard, d'origine française.

² Il s'agit du Montet, la colline qui domine Bex.

³ Tour de Duin.

⁴ En 1902-03 un de ces petits Ruchet fut élu Président de la République Suisse. (Note de l'auteur.)

Vendredi 22 septembre 1865.

Après l'arrivée de nos *chères cousines*... nous allâmes à la ferme « *Du Billard* » qui au lieu d'être une ferme est un bijou de propriété. Nous étions en devoir de visiter le parc, sans avoir demandé la permission, lorsqu'au détour d'une allée Ernest aperçut une dame assise. Maman et Louise s'approchèrent pour avoir son autorisation, la politesse nous y forçait. Cette pauvre dame sortit de son panier à ouvrage un cornet qu'elle appuya à son oreille et, sitôt qu'elle eut compris le désir de Maman, elle nous donna fort gracieusement son autorisation...

25 septembre.

Trois journées à raconter — les plus remplies de notre séjour jusqu'ici. Plus je remets à écrire et plus j'en oublie. Jeudi, au Glacier des *Diablerets*, mais au pied ! Partis à 6 heures du matin, dans deux chars à bancs, la voiture où je me trouvais était conduite par un Italien ex-soldat de Garibaldi... Ernest, l'ayant fait causer, a été tout surpris d'avoir des détails sur la mort de plusieurs de ses camarades de *Vaugirard*, *Zouaves Pontificaux*. Le cocher, dans des promenades comme la nôtre, est très à ménager ; c'est lui qui vous montre le pays et qui vous guide parmi tous ses détours. Alice, morte de frayeur, lui témoigne le désir que la voiture aille un peu moins vite, auprès des vallons particulièrement. Elle n'obtint que la réponse suivante : « Je sais conduire et si vous roulez, je roulerai avec vous. » Loin d'envier ce sort, Alice n'en a eu que plus peur et a bien promis de ne pas revenir avec lui le soir.

Nous nous sommes arrêtées à Aigle une demi-heure pendant que nos chevaux se reposaient. Louise est allée voir une dame Dufour, moitié bourgeoise et moitié campagnarde. Elle vint reconduire Louise jusqu'à la voiture et nous fûmes très (heureux) de l'avoir vue ; elle était habillée à la mode suisse et c'est la seule paysanne que nous ayons vue ainsi jusqu'ici...

Lorsque nous fûmes aux Ormonts-dessus, nous laissâmes notre voiture et nous avons continué à pied, heureusement pour moi le matin plutôt que le soir. Maman, Amélie, Alexandrine vinrent en voiture jusqu'au bout, mais dans un char de montagne depuis les Ormonts-dessus. Le chemin que l'on suit a à peine un mètre de plus que le char ; si le cheval s'agenouillait ou faisait un pas de travers, la voiture ne pourrait que rouler au fond du ravin.

Cette vallée des Ormonts est ravissante, on traverse des bois de sapins ou bien des coins très arides. La route, ou du moins le chemin, contourne chaque dessin de la montagne, aussi on fait des zigzags énormes. Nous sommes arrivés à midi à l'hôtel des *Diablerets*, juste pour dîner. Une longue table garnie d'Anglais et Russes en villégiature, qui ont comme distraction les excursionnistes, car ils sont dans un site éloigné de tout. Les fenêtres de la salle à manger grandes ouvertes

nous donnent l'illusion de dîner sur les glaciers. Quelle réverbération, et les beaux arcs-en-ciel que l'on voit sur ces petites mers de glace, c'est bien beau ! Nous avons eu un rôti de chamois...

Je revins le soir en voiture. Amélie et Alice marchaient à vingt mètres devant notre char. Ernest, Amélie F., Adine et moi et ces dames venaient assez loin derrière. Amélie et Alice virent deux hommes sortir d'un bois et se laisser glisser sur le sentier où elles étaient. Ils vinrent droit à elles et le plus jeune dit, en s'adressant à Amélie insolemment : « Embrassez le premier homme que vous rencontrerez, cela sera votre mari. » Sur ces mots ils sautèrent dans le bois. Quand notre char passa au même endroit, un homme vint nous parler anglais et italien et voulut nous empêcher de passer, mais un bon coup de fouet à notre cheval mit immédiatement une distance. A la louange d'Amélie et Alice, elles ne laissèrent voir aucune inquiétude, elles continuèrent leur chemin calmement. Au passage de Maman ils étaient quatre au même endroit. L'un d'eux vint s'adresser à elle et en très bon français lui dit : « Toute la bande qui vous précède a roulé dans le ravin. » Louise, qui connaît son monde, a parfaitement reconnu des Italiens et que par conséquent il ne fallait nullement ajouter foi à ce qu'ils disaient. C'étaient de mauvais plaisants qui voulaient nous effrayer. Ils y sont arrivés, mais je leur défie de s'en être aperçus. Nous avons eu un bon moment d'inquiétude en attendant ces dames, c'était un endroit si isolé. Cela a donné un peu de piquant à notre retour et surtout d'émotion.

Nous sommes arrivés à sept heures aux Ormonts où nous avons repris nos voitures et sommes rentrées à neuf heures à Bex pour souper.

Vendredi matin.

Aux Salines de Bex. C'est à cause de ces salines qu'on peut prendre ici des bains salés. Je suis à mon neuvième, cela me fait beaucoup de bien.

Samedi.

Un temps superbe nous permet de faire des projets. Pour demain dimanche nous ferons une course au Trient.

Vendredi l'après-midi, nous avons suivi la Vallée du Rhône et nous sommes arrivés à l'Etablissement des Bains de Lavey. Nous avons vu la prise des eaux chaudes, qui traversent en travers le Rhône ; on la voit parfaitement passer. On nous a offert un verre pour goûter de ces eaux sulfureuses, mais l'odeur seule vous ferait fuir. Le pays est très triste et la vue de tous les malades rend cette visite très pénible.

Dimanche, par le train de 8 heures, M. et M^{me} Gustave Francillon devaient venir nous prendre à Bex, pour que nous continuions jusqu'aux Gorges du Trient, mais afin d'avoir la messe nous avons pris la seule calèche (doublée d'indiëne) de la pension du Crochet. Nous avons assisté à la messe de sept heures à St.-Maurice ; un crétin nous a offert

de l'eau bénite. Nous nous sommes dépêchés d'être à temps à la gare. Nous étions (à l'heure) dite au rendez-vous à la gare, où nous trouvions nos compagnons de route. Nous avons débuté par une promenade dans Martigny, une visite à la Tour de la Bastia, puis un excellent déjeuner ; nous étions si affamés qu'on servait par les deux bouts pour nous faire moins attendre. Après notre complète remise en force, nous nous sommes mis en route et nous avons été aux Gorges du Trient. On circule sur une espèce de balcon de bois qui longe la paroi de la gorge et le torrent roule écumant sous vos pieds. Après, nous allâmes à la cascade de Pissevache (ou Salanche) et de là à une collation à Vernayaz. Notre soirée se serait parfaitement terminée sans une discussion très chaude entre Louise et Ernest sur la différence de l'immensité des montagnes en comparaison de la mer.

Il est temps que je note un peu nos habitués de la pension (pension Ruchet). Je vais les mettre par ordre :

1°. — Mr. Shoffé, déjà présenté, âgé d'une soixantaine d'années, très tranquille, bien aimable, parlant tout bas, vient chaque soir un bon moment se joindre à nous. Nous l'avions, avant de savoir son nom, surnommé *Jura Bernois*.

2°. — « Horace », vieil Anglais parlant indignement français, cependant causant beaucoup ; et comme il débarque chaque année à Cherbourg pour venir passer son été sur le Continent, c'est une raison pour qu'il soit aimable pour nous et nous pour lui (?). Sa femme vient avec lui tous les deux ans. Nous n'avons jamais su son nom.

3°. — Une dame jaune comme un coing, une horreur d'Ernest, qui monte un étage plutôt que de la rencontrer. Nous ne lui avons jamais parlé.

4°. — M^{lle} Doxat, vieille demoiselle de Lausanne, qui aime beaucoup Adine ; elle lui a dévidé des écheveaux de soie bleue et les lui a donnés. C'est pour la boîte à souvenirs, car jamais Adine ne voudrait toucher à ce joli peloton.

5°. — Une vieille dame qui passe tous ses étés depuis vingt-cinq ans ici, à Bex, « au Crochet ». Elle a perdu son mari ici, où il est enterré dans le cimetière de Bex. La place de cette pauvre dame est prête près de lui, mais en attendant elle a fait faire un banc en pierre avec une belle vigne vierge qui abrite et elle va chaque jour y faire sa visite. Elle est de Lausanne et se nomme la Baronne de Brenles. Elle fait partie de notre société. En causant, les premiers jours, elle a demandé à Maman si elle n'avait pas connu « une dame si bien » et deux *ravissantes jeunes filles* qui étaient les intimes du Général de la Harpe¹. Impossible de se tromper, cette dame s'appelait M^{me} Burnand et ces deux ravissantes jeunes filles (étaient) Maman et ma tante Hervieu.

¹ Frédéric-César de La Harpe.

Pauvre chère Bonne-Maman, combien elle eût joui de tous nos récits à notre retour.

6°. — La Comtesse de Linna [Luna ?] (ressemblant à Madame Goupil-Goll de Cherbourg), intime de M^{me} de Brenles. Elle est charmante d'attentions délicates pour Maman, elle est très gaie et cherche toujours à nous amuser, tout en défendant les jeux auxquels nous ne pourrions prendre part, vu notre grand deuil récent. Ainsi tous les soirs, les autres années, la jeunesse dansait. Un monsieur (qui a sa place à la suite dans l'exposé) réclamait les danses. M^{me} de Brenles lui a répondu : « On devrait avoir le respect (si on n'a pas le cœur de le sentir) vis-à-vis d'un deuil si profond et si récent comme le nôtre, et ne pas demander des choses qui peuvent peiner. »

7°. — La Comtesse Shonenfeld's, de Berlin, très aimable et formant le trio avec M^{mes} de Brenles et de Linna ; elle est charmante pour nous dans la pension ; pour elle il y a un malheur, c'est qu'elle parle à peine le français.

C'est avec ces trois dames que nous formons notre cercle de causerie régulier chaque soir. Je dis régulier, car souvent les uns ou les autres s'y faufilent.

8°. — Mr. et M^{me} XXX... cela finit en mann. Ils toussent tous les deux tout le temps des repas ; ils sont assez comme-il-faut, ils se soignent beaucoup, ils en ont besoin ; nous ne les connaissons pas.

9°. — Mr. et M^{me} Cerledre. Madame est très moqueuse ; nous ne tenons pas à nous lier.

10°. — M^{me} Hofer-Eggemann et sa petite fille Ida, un bijou d'enfant ; petite mère charmante de distinction, simplicité et amabilité. Nous travaillons souvent avec elle sous les marronniers. C'est la femme du Maire ou Syndic de Thoune.

11°. — L'officier Bavaoïis, jamais su son nom. Il m'est impossible de le passer sous silence ! (Il est) mon voisin de table, si aimable, si charmant, si causant, je lui fais perdre la tête ! Il possède un chien, affreux rat écorché, qui a le malheur d'être comme son maître d'une saleté affreuse. Comme ce pauvre homme parle très mal français, pour finir les mots il fait des gestes et roule des yeux qui lui tournent la tête et il ne voit plus ce qu'il fait. Il nettoie les os de volaille à deux mains et toutes les sauces courent sur la nappe ou sur mes genoux. De là manque absolu d'amabilité de ma part. Enfin j'ai obtenu par M^{me} de Brenles son changement de place.

12°. — L'*Orang-outang*, Français renié de nous tous, bavard infernal. On n'entend que lui à table, passant d'un extrême à l'autre, ou très aimable ou sans aucun savoir-vivre. Une certaine artiste possède ses bonnes grâces, ils sont arrivés ensemble.

13°. — L'artiste, dame ci-dessus mentionnée, assez élégante, laide, grosse et surtout vieille, ne parlant qu'avec l'*orang-outang*. Elle nous

a en horreur. Elle passe pour avoir un fort beau talent de piano ; jamais elle n'a voulu jouer une note devant personne. Alice heureusement joue quelquefois et son talent est très admiré par tous les Allemands d'ici. Hier elle avait joué le « *Carnaval de Venise* » et elle avait très bien réussi ses notes perlées. L'artiste est sortie pour ne pas avoir l'air de dire que c'était bien. Vers onze heures, nous étions tous remontés dans nos appartements, quand l'artiste s'est mise au piano et a exécuté (admirablement, il faut bien le dire) les « Huguenots ». Elle était seule avec le monsieur. On a bien ri dans la journée de cette audition nocturne et comme Alice sait aussi les « Huguenots » par cœur on lui a fait promettre de les jouer ce soir.

14°. — Une vieille demoiselle énorme qui roule plus qu'elle ne marche. L'orang-outang l'attaque toujours aux repas, mais elle sait répondre et met tout le monde de son côté.

15°. — La fille de l'Ambassadeur allemand à Madrid, elle est là pour quarante-huit heures avec sa gouvernante.

16°. — Mr., M^{me} et M^{lle} Clementz. Monsieur se meurt et va passer l'hiver à Nice. Famille russe de St-Petersbourg. M^{lle} Catherine Friedlander est gouvernante de la petite Olga. Elle est traitée non comme une gouvernante mais comme une fille. Elle est très élégante, toilette nouvelle chaque jour, chignon frisé, fort belle femme, un type du Caucase. On nous avait parlé d'elle déjà à Lausanne comme beauté que nous trouverions là. Pour nous elle est encore plus aimable que belle. Henriette Clementz a dix-huit ans, une grosse boulotte commune et lourde, bonne fille.

17°. — Ce matin deux dames dont je ne connais pas encore le nom. Un monsieur les accompagne, mais il habite une autre pension ; il est bien laid.

Le personnel de la maison se compose ainsi : Mr. Ruchet, M^{me} Ruchet, trois ou quatre petits Ruchet. Une vieille femme fait nos chambres et s'appelle Louise. Puis nous avons la femme de chambre d'Alexandrine. Deux domestiques servent à table, le Garibaldien et un autre nommé Pierre. Les repas ont lieu à deux heures de l'après-midi — dîner — et le soir à huit heures — souper. Le matin un premier déjeuner : café ou thé avec pain, beurre et miel délicieux. La nourriture y est bonne sans se récrier, les soupes y sont mauvaises ; enfin nous mangeons comme des loups et tout y est très sain, le vin très bon.

26 septembre.

Nous étions si fatiguées hier que nous n'avons pas bougé d'ici. Amélie, Ernest et Louise ont été aux Salines du Bouillet ; je suis restée à écrire, c'est ce qui me permet de mettre au courant mes notes. Nous n'avons donc rien à dire d'hier, une bonne journée passée au repos, avec nos aimables connaissances. En fait d'événement à la pension, une

princesse Charlotte (je ne sais quel nom allemand) est venue faire visite à la Comtesse Schonenfeld's. Amélie Francillon et moi avons été toutes deux seules au cimetière.

Cherbourg, 15 octobre 1865.

Nos derniers jours, ainsi que nos pérégrinations, je n'en ai pas écrit en détail, quelques notes fixant les événements, et j'ai remis à mon retour de raconter les détails...

Ernest a fait l'ascension de la Dent de Morcles, a traversé le glacier des Diablerets : 27 heures en deux jours. Il n'est pas très fort, à son retour il était comme ivre de fatigue. Amélie, Alice et Louise avaient été avec Ernest aux Plans et elles l'avaient laissé avec son guide Philippe Marleta, guide réputé et que Louise connaissait.

Nous avons la veille de notre départ assisté à un banquet sur l'herbe pour la fin des vendanges. Tous les hôtels de Bex étaient réunis sur le plateau près de la Tour-Dieu.

Le lendemain de la fête nous sommes parties pour Fribourg (le 31). C'est une jolie ville avec un à-pic sur cette jolie vallée de la Sarine. Alice et moi, nous avons une chambre en face le clocher, à la hauteur du cadran. En arrivant, nous avons été traverser les ponts suspendus, qui ont été inaugurés en 1834, et le viaduc du Grand Fey, sur lequel passent les trains. Nous y allâmes le dimanche 1^{er} octobre. Il est porté par les piliers. Ce viaduc rejoint la Vallée de la Sarine ; c'est très intéressant de voir cette belle vallée, la rivière « La Sarine » qui serpente au milieu et qu'on traverse tout le temps sous soi. C'est un des beaux travaux du Creusot de Mr. Schneider. Mais la promenade était fatigante : presque tout le temps monter dans les rues, même des escaliers. Nous fîmes le soir une deuxième promenade au clair de lune sur les ponts suspendus.

Sur un transparent à la fenêtre d'un nommé Schaller (ancien... ?...) nous avons lu l'inscription suivante : « La foi transporte les montagnes, mais le génie de l'homme les aplanit. » A huit heures nous avons été entendre les Orgues.

Le lendemain, nous partons de Fribourg en chemin de fer pour nous rendre à Moudon. Là un omnibus nous attendait, ainsi qu'un cousin Louis Chollet fils de Nancy Chollet ¹. Il remit à Maman une lettre de sa mère qui la priait d'aller dîner, en arrivant, chez cousine Marie ², sa sœur et celle d'Alexandrine. Nous y avons été à deux heures. Après le dîner nous avons eu la visite du vieux M. Burnand ³, du château de Moudon (mais je crois que le vrai nom du château est

¹ Nancy Chollet, née Burnand, était la propre nièce du capitaine David Burnand.

² Marie Burnand.

³ Charles Burnand de Sépey, préfet de Moudon.

Billens) puis M. et M^{me} Louis Burnand¹ avec leurs enfants qui sont très gentils. Nous avons pris le thé chez cousine Marie et nous sommes descendues chez mon cousin Henri Burnand². Nous sommes rentrés à l'hôtel (Hôtel de ville) à neuf heures ! Il marche sur des béquilles et semble bien malade.

Le lendemain nous avons passé de 9 heures du matin à 9 heures du soir la journée à Champmartin chez mon cousin Louis Burnand, nous y avons passé, promené, fait de la musique et Maman se retrouvait au milieu de ses souvenirs d'enfance.

La troisième journée, dès 7 heures $\frac{1}{2}$ du matin, nous fûmes au château de Grange-Verney, où habitait notre grand-père³, et qui venait d'être vendu à une famille d'agriculteurs éleveurs. Dans les écuries, au lieu des voitures, berlines et chaises de poste, et des chevaux dont Maman se souvenait, il y avait quatorze belles vaches à lait. M^{me} Briod, la nouvelle propriétaire, a été très aimable et nous a fait tout visiter. Maman nous a fait voir la chambre de son grand-père où elle l'avait vu mort ; on l'avait mis dans le cercueil habillé en colonel avec sa perruque poudrée ; c'était un homme superbe et suivant son désir le cercueil fut rempli d'esprit de vin !

Elle nous montra aussi, la pauvre Maman, les cormiers du jardin qui formaient salle verte où ma tante Hervieu s'amusait tant et se régalaient des cormes. Puis la vache en mosaïques blanches sur fond noir dans un corridor au pied de l'escalier, un souvenir de son enfance qui l'avait beaucoup frappée. Cela devait être très joli comme château ; il y a plusieurs tourelles avec le toit en flèche. Nous étions revenues à dix heures. Grange-Verney est tout près de Moudon. Nous sommes revenus faire quelques visites d'adieu et dîner à deux heures chez les Chollet avec cousine Marguerite fille aînée et sœur de Louis ; il y a une autre fille dont le nom m'échappe.

Le soir nous avons pris le thé ou plutôt soupé chez le cousin Henri. C'était ravissant comme service, une argenterie superbe, des plats de crème moulée haute comme des pièces montées, les gâteaux spécialités du pays, jusqu'à des pâtés Burnand, une recette de famille : viande, sucre, fruits, et c'est assez bizarre. Nous étions servies par deux bonnes anciennes, si blanches avec leurs coiffes du pays, des tabliers à grandes bavettes blanches et des manches blanches ainsi que des gants blancs. Puis les deux fillettes de la maison en robes blanches et ceintures bleues servaient aussi, c'était charmant.

Dans l'après-midi nous avons été voir Mr. Charles Burnand le grand-père, son fils et ses filles au Château de Moudon. Elles sont très bien élevées.

¹ Frère de Nancy et Marie.

² Frère des précédents.

³ François-Louis-Benjamin Burnand (1747-1820), lieutenant-colonel au service du prince d'Orange, gendre de H.-T. La Bauche, seigneur de Bazeilles et Sedan.

Mr. Charles Burnand¹ fils de Mr. Charles Burnand est charmant. Nous avons fait la connaissance à Bex d'un monsieur de Berne qui n'a passé qu'un jour ou deux ; il s'appelait M. de May de Tavel. En arrivant il s'était de suite joint à nous, et en causant il s'était trouvé qu'en 1832, c'était un danseur de ma tante Hervieu, dont il avait gardé un très gracieux souvenir ; il était à Bex avec son second fils. L'aîné, âgé de 23 ans, était mort l'année avant. Ils étaient encore en grand deuil. Ce pauvre jeune homme était fiancé avec l'aînée des filles de Mr. Charles Burnand. Or cette pauvre jeune fille est morte dix jours après son fiancé². C'est pourquoi au château ils étaient tous en deuil...

Le 6 nous sommes parties à six heures et demie du matin pour visiter le Château de Chillon. Nous avons pris le train ; à Montreux nous sommes descendues et nous avons monté le Righi vaudois. Nous avons vu la Dent de Jaman de près ; nous nous sommes arrêtées sur un plateau où il y a un hôtel. C'est à cet endroit que Byron s'écriait devant le panorama qui s'étend devant vous : « C'est beau comme un rêve. » De là au Château de Chillon, qui nous a bien impressionnées avec ces souvenirs et légendes ; on se croit en pleine réalité, remonté combien en arrière ! Pour rentrer nous avons pris le bateau à Montreux ; à 2 heures nous étions rentrées, ravies de notre excursion.

Le 8, après avoir été de bonne heure à la messe et déjeuné chez Alexandrine, passé l'après-midi chez cousine de Lom mais pas de promenade, nous allions le lendemain à Lausanne, dire adieu à la famille Francillon-Agassiz. A Vevey Maman nous a montré le Château de M. Couvreu, qu'il a bâti près du lac ; ses petites tourelles étaient dorées au haut. Il installait cette habitation lors de la jeunesse de Maman et rêvait d'y installer ma tante Hervieu³ comme Châtelaine, mais le pauvre Monsieur était peu doué comme esprit et ce qu'il en avait ne suffisait pas à ma tante !

Lundi, en arrivant à Lausanne, nous avons été au Bazar Vaudois pour faire nos acquisitions de souvenirs pour ceux qui nous suivent de cœur. Nous avons été à la Cathédrale, au Musée Arlaud, qui est très curieux à visiter ; il y a de forts beaux tableaux ; les trois qu'on nous a recommandé de regarder étaient : « Joseph reconnu par ses frères » puis un autre et une tête de Napoléon I^{er} de toute beauté. Après nous avons été sur la terrasse du Château ; nous avons demandé à visiter et on nous a répondu qu'il n'y avait que la chambre de l'évêque qui était curieuse. Nous sommes parties chez M. et M^{me} Francillon-Agassiz pour dîner. Nous y avons mangé des cornets à la crème qu'on nous avait recommandés. Après nous sommes tous descendus aux

¹ Charles Burnand-Curchod.

² Il s'agit d'Elisa (1847-1864), morte à dix-sept ans.

³ Aglaé Burnand (1811-1882), fille du capitaine David Burnand.

caves boire du vin nouveau et de l'an passé. Puis nous avons fait nos adieux...

Le 10 nous sommes restées à l'hôtel faire nos préparatifs de départ ; nous avons fait un tour en ville, au Château Couvreu et le lendemain à sept heures trente nous partions pour Cherbourg.

A Genève nous avons passé la journée sur l'île J.-J. Rousseau ; nous avons visité l'Hôtel de Ville ; une rampe permet aux cavaliers de monter jusqu'au haut intérieurement. Puis (nous avons) remarqué la Caisse où le trésor national est enfermé ; elle est suspendue ; en cas d'incendie elle tomberait dans l'eau. Visité la Salle des Conseillers, qui est de toute beauté. Anciennement ils montaient à cheval et descendaient à la porte du Conseil, puis il y a un système qui fait monter l'eau et en cas d'incendie tout l'Hôtel serait inondé. Nous avons visité l'Eglise Catholique, bâtie par Monseigneur Mermillod. Nos courses et visites ont été peu agréables, ayant une pluie battante tout le temps. Nous avons dîné à deux heures à l'hôtel Victoria et pris le train de France à trois heures.

Nous sommes arrivées à Paris à sept heures et demie. Nous ramenons Louise Burnand qui vient en séjour chez sa sœur Laure¹. En arrivant à Paris, nous avons fait notre toilette et de suite par les Galeries Vivienne à N.-D. des Victoires. Amélie et Alice sont allées avec Maman chez le D^r Folin... Le D^r Folin a dit à Maman de partir de suite pour Cherbourg parce qu'il y avait eu à je ne sais quel hôpital vingt-cinq décès dans la journée d'hier du choléra. Nous avons vite fait nos préparatifs de départ et le lendemain à onze heures partions avec force provisions de route !

En arrivant à Cherbourg, la cloche de dix heures s'est fait entendre ; ce n'était plus les belles cloches de Lausanne et d'ailleurs, mais c'était notre cloche, de notre clocher, de notre ville, et nous étions enchantées de l'entendre.

Notre pauvre Papa, très enrhumé n'était pas à la gare, il nous attendait à la maison. Laure y était avec la petite Anna ! Caroline, Emile aussi. Nous avons tant à raconter. Nous sommes aussi contents d'être de retour que de partir, dorénavant nous vivrons de souvenirs. Il ne nous reste qu'à remercier le bon Dieu qui nous a laissés accomplir le voyage dans d'aussi belles et bonnes conditions, Maman entourée de ses enfants sans trop de fatigue pour ses pauvres yeux, et d'avoir bien voulu nous accorder à tous une bonne santé...

¹ Devenue M^{me} Edouard Liais.